

PAGES LIÉES, TISSUS RELIÉS

Louise-Marie Cumont, sculpteur, assemble des matériaux divers. À l'occasion de la naissance de son fils, elle crée des livres en tissu, facilement manipulables et un tapis de lecture. La bibliothèque de La Joie par les livres, à Clamart, lui demande alors, dans le cadre de son action en direction de la petite enfance, de réaliser un espace plastique dont la qualité légitime un lieu encore peu ouvert à une activité de lecture.

Claude-Anne Parmegiani : *Comment doit-on nommer les créations que vous faites actuellement pour les enfants ? Nous reviendrons d'ailleurs sur la question de leur destination enfantine plus tard.*

Louise-Marie Cumont : C'est le fait de relier les pages entre elles qui amène au terme de livre. La reliure est à mes yeux quelque chose de très important qui m'est apparue liée à la religion. Relier et religion c'est mettre ensemble, faire se rapprocher les hommes ; ici par l'intermédiaire des lois, là au moyen des pages ; aussi cela m'a posé des questions, et j'ai découvert quelque chose.

C.A.P : *Les tapis que vous concevez simultanément pour le même public ont-ils un lien avec vos livres ?*

L.M.C : Mes tapis sont comme des livres défaits, sans forme. Le fait que l'enfant s'allonge dessus modifie son champ de vision, il est dans le livre, dans un corps à corps ; le tapis est une forme plus libre, plus primitive que le livre. Les derniers tapis comportent des personnages qui ouvrent leurs bras et livrent quelque chose sur leur aspect extérieur de totalement différent de leur aspect intérieur, sombres à l'extérieur

et très colorés à l'intérieur. Un peu comme des individus dont on découvre les secrets et les lumières en entrant à l'intérieur d'eux-mêmes. Il y a donc des métaphores, dans le même sens que dans le livre, mais ça n'est pas vraiment un livre. Parce que le livre est un objet que l'on prend entre ses mains.

C.A.P : *Que répondez-vous à la réflexion faite par quelqu'un de sexe masculin qui a qualifié vos livres "d'ouvrages de dames" ? Je crois que dans sa bouche, ça n'était pas un jugement de valeur mais qu'il faisait allusion à la technique de patchwork liée à l'emploi d'un support tissu.*

L.M.C : Ce n'est pas parce que l'on coud ensemble des tissus que l'on fait du « patchwork ». J'utilise le tissu comme un matériau, comme une palette de couleurs et d'impressions graphiques. Je préfère parler d'un assemblage de tissus qui relève en fin de compte de la mosaïque, que je pratiquais il y a longtemps. C'est un ouvrage de dame si l'on veut, dans la mesure où je suis une femme et que j'ai commencé à faire ça après la naissance de mon fils, donc je suis devenue une femme, une dame peut-être...

C.A.P : *Comment êtes-vous arrivée au support tissu ?*

L.M.C : J'ai commencé aux Beaux-Arts par travailler dans l'atelier de mosaïque car c'était la seule chose qui m'intéressait. J'ai donc fait des mosaïques totalement monochromes que j'appelais à l'époque des partitions parce qu'elles étaient liées à la musique.

C.A.P : *Quel lien établissiez-vous entre votre travail et la musique ?*

L.M.C : J'écoutais de la musique contemporaine et ce qui m'intéressait c'était le travail autour de la décomposition, de la désarticulation de la ligne mélodique. Mes mosaïques monochromes n'étaient donc pas un langage des couleurs, mais un langage des rythmes. À l'époque je disais que c'étaient des partitions qui pouvaient être déchiffrées carrément par des musiciens ; quand je les réalisais, j'entendais ce que je faisais. J'ai travaillé un peu la performance et je pense que c'était comme si je la transcrivais physiquement par l'intermédiaire de gestes alors que maintenant ce n'est plus du tout ça.

En ce moment, je fais un livre avec un projet sonore où j'amène des éléments extérieurs qui sont assemblés : par exemple des pages de grillages ; les enfants pourront utiliser des crayons en tissu, avec un petit bout en métal pour les gratter et produire des sons, parce que les grillages de plus en plus fins produisent des sons effectivement différents. J'utilise des billes, des clochettes, j'essaye de trouver un répertoire sonore qui soit assez vaste... je pense peut-être introduire un triangle. Mon fils s'intéresse beaucoup à ce que je fais en ce moment, parce qu'il écoute pas mal de musique..

C.A.P : *Et après la mosaïque, qu'avez-vous fait ?*

L.M.C : J'ai eu une bourse pour aller travailler à Carrare en Italie. Là j'ai découvert le marbre dans tous ses états ; j'ai fait énormément de photographies des tas de marbres

dans les décharges, du côtoïement de tous ces déchets.

C'est drôle car je me disais, il n'y a pas longtemps, en allant chercher mes tissus aux Puces de Montreuil, par exemple, et en voyant ces amoncellements de tissus, que ça me faisait penser aux amoncellements de morceaux de marbre.

Ensuite j'ai fait des sculptures totémiques à partir d'assemblages de matériaux. Je me suis intéressée à l'ardoise des toitures, à l'érosion de l'eau de pluie, j'ai travaillé avec des grillages, du bois. Puis j'ai eu mon fils, il y a un peu plus de 2 ans. Et à cause de lui, j'ai brusquement changé de direction. Parce qu'au début je voulais faire des objets qui allaient l'intéresser, avec des contrastes de couleurs. J'avais lu quelque part un article sur la perception qu'ont les enfants des images fortement contrastées. Et pour des raisons pratiques, c'est vrai, j'étais plus près de lui dans le tissu que dans le marbre ; à partir de là, ça s'est enchaîné. Parce que



Livres en tissu : *Histoires sans parole*,
L. M. Cumont, 1992.

je sais que les machines font beaucoup de bruit et que c'est très salissant, j'ai compris qu'il m'était impossible de travailler le marbre, même en portant mon fils sur le dos. Il a donc eu droit au bruit de la machine... mais de la machine à coudre ; et je me suis installée dans la couture.

Je dis « installée » parce que j'avais des a priori énormes sur tout ce qui était couture ; c'était un gros changement d'utiliser cette machine qui était la machine de ma mère quand elle avait mon âge. Et alors qu'auparavant, je ne faisais que des pièces uniques, faire du travail de série, c'est à dire faire des créations et devoir les réaliser en plusieurs exemplaires, cela a été un chemin à faire.

Même si le travail de répétition dans le passé était important, parce que je travaillais surtout sur la notion de variations autour de thèmes. Par exemple, j'ai fait des pièces où il n'y avait que des galets de marbre blanc, percés et enfilés qui formaient des carrés de 3 mètres sur 3 mètres. C'était un travail, si on peut dire, de « femme » ; je mets ça entre guillemets parce qu'en fin de compte, on relie souvent le travail de la femme à l'accumulation de petites choses ; c'est la couture, c'est la broderie, et puis c'est découper les légumes en morceaux, tout ça... Or, la mosaïque ce n'est pas une activité de femme, c'est une activité d'homme au départ. Donc pour moi toutes ces nuances sont un petit peu... contradictoires.

C.A.P : *Quand on vous entend parler de votre travail en tant que sculpteur, on s'interroge sur ce qu'a pu représenter pour vous, sur le plan plastique, le passage d'une création en volume sur une surface plan.*

L.M.C : J'ai beaucoup utilisé des tranches de marbre, des plaques d'ardoise ; j'étais plus intéressée par les contours, les profils, les assemblages, alors que le volume ne m'a jamais vraiment passionnée. Tous les matériaux avec lesquels j'ai travaillé présentent, par certains aspects, une continuité au niveau de la trame. C'est-à-dire que la trame

du tissu, même extrêmement réduite, ou imperceptible au niveau du regard, existe de même manière que dans le grillage (que j'ai employé aussi), ou dans la mosaïque dont on peut dire que la trame résulte de tous les éléments assemblés.

Il y a une trame également dans le papier mais la page de papier est blanche et la trame se fond dans la blancheur. Alors que le tissu est un matériau qui a un sens, le sens du fil, il se déchire ; et on peut le travailler comme le bois, comme le marbre.

C.A.P : *L'obligation de faire des séries limitées a-t-elle changé votre attitude de créateur ?*

L.M.C : Non, finalement, la reproduction en tirage limité ne change pas grand chose à la conception initiale. Ici encore, la comparaison avec la mosaïque s'impose ; la série est d'autant plus réalisable que j'utilise un matériau manufacturé. Il me semble donc qu'il y a une continuité entre la création de sculptures et ma création actuelle, dans la mesure où c'est mon imaginaire qui s'exprime.

C.A.P : *Avez-vous le sentiment de faire des livres pour les enfants et est-ce une limite à votre création ; ou faites-vous des livres sans vous préoccuper de l'âge du destinataire ?*

L.M.C : Parfois, j'ai l'impression de travailler plus près des enfants, parfois, j'ai aussi l'impression de faire des livres sans me préoccuper du tout du destinataire. Avant je ne parlais jamais directement de l'homme, or, à présent, je montre des visages, des expressions, des situations, des rencontres dans un langage universel. Mais il m'est impossible de dire si c'est destiné aux plus grands, aux plus petits, car en fin de compte chacun y met ce qu'il voit.

C.A.P : *Les cartes postales éditées par La Joie par les livres portent le titre : Histoires sans parole. Or, tout à l'heure, vous avez aussi parlé de thèmes, et de ce que vous exprimiez à travers « les personnages ». Vos livres racontent-ils une histoire ?*

L.M.C : Quand on parle d'un livre et qu'il n'a pas de titre, on ne peut pas le nommer sans le montrer. Pour cette raison, on m'a demandé de donner un titre à ces livres. J'étais bien embarrassée, parce que si je n'ai pas utilisé de titre, ni d'écriture, c'est précisément parce que je considérais que ce que je mettais dans mes livres permettait de s'en passer. Le choix du titre a donc essentiellement une raison pratique afin de les discerner les uns des autres.

Mais, quand je dis « Histoires sans parole », ça veut dire qu'il s'y trouve des histoires qui se passent des mots ; et que chaque page peut être le sujet d'une histoire.

Par exemple dans cette première page où figurent plusieurs personnages mobiles, un enfant en cache plusieurs autres... à la page suivante c'est une mère qui a diverses robes et qu'on peut déshabiller. Donc « l'histoire », si histoire il y a, se passe dans le vis-à-vis suscité par les pages. Le dialogue s'établit, à chaque fois, grâce aux situations suscitées par les diverses rencontres entre les personnages. Dans ce même livre, il y a le musicien, le danseur, l'acrobate et ce personnage qui montre diverses figures entre ses bras quand on soulève les pans de sa jaquette. La page devient alors le lieu de relations alternatives que chacun se raconte à sa façon. Mais je ne peux pas dire qu'il y ait une histoire dans sa totalité. Mon langage se passe complètement de mots, on m'a demandé une fois pourquoi je n'écrivais pas sur les livres, pourquoi il n'y avait pas de texte. Or, je crains que les mots dans le cadre de ce que je fais, ne soient réducteurs.

C.A.P : *Dans cette double page qu'est-ce qui permet de distinguer la mère des enfants ?*

L.M.C : Une simple question d'échelle, de proportions, c'est inhérent au langage plastique.

C.A.P : *Quels sont ceux parmi vos livres que vous destinez aux 0 à 3 ans ?*

L.M.C : Question embarrassante.... Mes livres me semblent abordables par des enfants très jeunes et des collectionneurs qui les achètent pour leur propre plaisir. Ce n'est pas parce que l'on fait des choses pour les enfants qu'on doit être réducteur. Si une chose a de l'esprit, elle en a autant pour les grands que pour les petits. Pendant que je les faisais, je les ai expérimentés avec Gabriel ; donc, j'ai pu vérifier que certaines images, certaines représentations éveillaient chez lui un sentiment, une réaction. Et notamment j'ai fait un livre dont la page finale lui inspirait un grand étonnement car tous les signes qui permettent d'identifier la présence du personnage ont disparu. Cette représentation de l'absence ne le laissait absolument pas indifférent ; elle suscitait une question et une peine. C'est un peu un mystère qui a lieu à la fin de ce livre ; quelque chose ayant trait à la vie, à la limite c'est une petite histoire de l'âme, parce qu'il subsiste seulement quelques traces du visage alors que le corps n'est plus présent. Cette image-là, l'adulte, l'adolescent, l'enfant la prendront chacun à sa manière.

S'il y a des subtilités qu'un enfant de un an ne verra pas, par contre dans ce même livre, il apercevra les rayures, les contrastes des couleurs, et puis à deux ans ça sera autre chose, et à trois ans il sera sensible à d'autres éléments, ainsi de suite. C'est pourquoi, je pense vraiment qu'on ne peut pas raisonner en termes de tranches d'âge. Il faut bousculer ces catégories...

C.A.P : *La souplesse du tissu permet de plier, de rapprocher différentes pages occasionnant des rencontres entre les personnages. Cette mobilité qui apparente vos livres à ce qu'on appelle des « pêle-mêle », a-t-elle une intention ludique ?*

L.M.C : Pour moi la lecture et le jeu ne vont pas l'un sans l'autre. Tous mes livres supposent une utilisation ludique. Dans celui qui comporte des jeux de regards, la souplesse

du tissu permet de modifier complètement l'histoire en créant des relations distinctes suggérées par le mouvement des yeux des personnages qui se trouvent en vis-à-vis ; c'est un livre à plusieurs reliures. Il y a des détails qui échapperont aux tout-petits ; par contre, leur lecture s'effectuera à travers la vision des tissus, qui révèlent énormément de choses. Les tissus peuvent être sujet de contemplation. On y trouve des rythmes, des impressions. On peut y déceler des provenances diverses, donc un certain cosmopolitisme. C'est ça, le tissu, une variété d'origines, et même, si on prend le temps de la lire, une histoire. Le tissu a un pouvoir évocateur, il ouvre sur des mondes différents ; c'est un support de rêve, souvent les tissus me provoquent des idées.

C.A.P : *Combien avez-vous créé de livres à ce jour ?*

L.M.C : Il existe une dizaine de modèles originaux. Les titres ont été multipliés en plusieurs exemplaires, cela varie entre cinq et vingt exemplaires.

C.A.P : *Actuellement vous consacrez-vous uniquement au tissu ou pratiquez-vous simultanément la sculpture ?*

L.M.C : Pour l'instant, je ne fais plus du tout de sculpture, mais, parallèlement, je continue à faire des tapis ; et j'ai même l'impression de devenir plus inventive ; je me libère des contraintes du support, du format. Je crois que je suis à mon aise avec ce matériau qu'est le tissu et que je n'ai pas fini d'en explorer les ressources.

C.A.P : *Ne craignez-vous pas que vos livres, qu'on peut qualifier légitimement de livres d'artiste, puisque chaque exemplaire est réalisé individuellement, ne soient abîmés par la manipulation intempestive de petites mains enfantines ?*

L.M.C : Le tissu n'est pas un matériau fragile. Par ailleurs, un livre est souvent rangé ; il peut disparaître et réapparaître à la demande. Ce n'est pas un objet banal, d'autant plus qu'il suscite un attachement lié à l'objet. Je me souviens, enfant, d'avoir eu un immense plaisir à retrouver un livre que j'avais oublié... ou égaré. Donc, bien qu'on ne l'ait pas constamment sous les yeux, l'intérêt du livre, c'est d'être omniprésent. ■

Propos recueillis par Claude-Anne Parmegiani, Décembre 1993

